

Bulletin de liaison avril 2025

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial en forme de Chronique - Marc Bélit

C'était une journée où le printemps poussait les bourgeons dans la nature, le vent s'était apaisé, un soleil de mars éclairait cette journée et l'Académie au grand complet, autour de son jury du prix Marguerite de Navarre dont les membres arboraient la marguerite, insigne de la société au revers du veston, (certains portaient la cravate fleurie) attendaient Sophie Marceau, afin lui remettre le premier « Prix de la nouvelle ». Ce prix, le premier du genre, dont on attendait aussi qu'il lance cette initiative. La première étape s'était déroulée au château de Pau à l'automne, mais il manquait alors sa principale lauréate. Elle arrivait enfin à l'occasion de son passage dans le théâtre de la ville.

La veille, « l'actrice préférée des Français » avait joué la pièce intitulée : « la Note » avec son partenaire, François Berléant ; une histoire de couple, d'ennui, de désir, de désespoir, et de réconciliation. Bref la vie. L'actrice faisait merveille dans ce rôle et le public lui fit fête.

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial en forme de Chronique
- 6 Sophie Marceau à l'Académie, *le discours de réception*
- 10 Vie de l'académie, *intronisation de nouveaux membres*
- 17 Jacques Legall, *Avril avec Toulet*
- 19 Jacques Legall, *Roger Laüt peintre*
- 22 Thierry Moulounguet : *chronique, regards croisés sur l'actualité*
- 25 Marc Bélit, *rendez-vous la statue de la Liberté*
- 27 La chronique de Marie-Luce Cazamayou, *Jean-Pierre s'en va*

Lorsqu'elle arriva dans le parc arboré accompagnée d'un petit chien blanc, dont nous apprendrions qui s'appelait « litchi », entourée de son régisseur et de sa dame de compagnie, on eut dit qu'elle partait en promenade.

Elle avança ainsi vers la Villa Lawrance tout sourire, lunettes de soleil posées sur le nez, visiblement de bonne humeur. Il fut alors aisé de l'accueillir, de commenter pour elle l'histoire de cette maison où siège l'Académie, de ce beau parc et de ses grands cèdres qu'elle admirait au milieu des magnolias en fleurs.



Sophie Marceau reçue par le président de l'académie

La presse était là, comment ne serait-elle pas là lorsqu'une telle actrice se déplace, et les photographes prenaient les photos en situation. (photo D.LD)

Le Président entouré des vices présidents et du Jury introduisit la lauréate du prix dans la grande salle de conférence et des rencontres. Cette salle bien qu'agréable avec ses murs de livres et ses Académiciens assis autour des tables, avait cette fois quelque chose d'un peu plus solennel que d'habitude. L'accueil fût fait dans les formes, l'actrice, entendit des compliments mérités sur son art de la scène, et puis écouta d'une oreille attentive le responsable du prix lui expliquer les raisons pour lesquelles elle l'avait emporté sur tous ses concurrents à l'unanimité. (voir plus loin)



Sophie Marceau entourée par les membres de l'académie

Le silence qui suivit était-il trop solennel, trop pesant, ou la prise de conscience de l'importance que cette assemblée accordait à son travail d'écriture trop solennel, toujours est-il que Sophie Marceau ne put empêcher les larmes de jaillir sur le coup de l'émotion. Belle preuve que les artistes qui par définition savent maîtriser toutes leurs émotions sont aussi des êtres hypersensibles et là, semble-t-il, l'accueil et les propos sincères touchèrent au cœur.

On lira plus bas le compte rendu de ces échanges, mais ce que tout le monde ressentit alors, c'est que le masque de l'actrice censé la protéger de ses admirateurs tomba, car il était alors question du plus intime de ce qu'elle était, au-delà de l'apparence que lui donne son talent sur les planches ou au cinéma. Dans cette circonstance, elle qui s'était confrontée à l'acte d'écrire face à la page blanche, face à elle-même, face à ses secrets, face à ses silences, face à ses douleurs, face à ses espoirs, pouvait constater qu'elle avait touché le lecteur avec ces « nouvelles » si particulières, lesquelles s'articulaient avec des poèmes qui en condensaient l'esprit de manière très originale.

Cette fois, ce fut sans ambages le cœur qui parla, et, après les pleurs, et des lunettes qu'elle mettait sur son nez pour les enlever aussitôt, écrasant ses larmes, cherchant désespérément un kleenex, ne sachant plus bien que faire, plongea dans son sac à main pour en retirer un petit carnet où elle avait écrit au stylo, comme sans doute elle notait peut-être les idées de ses nouvelles, le propos qu'elle allait lire. Ce propos direct, mais profond, toucha aussitôt son auditoire qui marqua à le plus grand intérêt à l'entendre. (lire plus bas)

Bref, cette cérémonie qui aurait pu être formelle et somme toute ordinaire, devint un évènement dès lors qu'un échange bref et très profond s'était joué dans cette cérémonie. Sans le vouloir, sans le préméditer, sans l'imaginer même, l'Académie du Béarn avait fait l'évènement qui ne tarderait pas à devenir viral : « **ils ont fait pleurer Sophie Marceau** » ! Les Journalistes présents ne s'y trompèrent pas et firent de cet épisode un évènement médiatique. Le lendemain les articles fleurirent dans la presse, et à la radio, basculèrent sur les réseaux sociaux, rejoignirent le flot des articles qui accompagnent la carrière de cette artiste attachante et l'Académie étonnée découvrit que son « Prix Marguerite De Navarre » avait pris désormais son envol. Nul n'eut pu rêver un meilleur lancement que celui-là.



Sophie Marceau recevant le prix Marguerite de Navarre

Il restera maintenant au Jury à continuer à approfondir, à choisir de beaux auteurs, mais nul doute qu'à présent et après une telle lauréate, beaucoup auront à cœur de concourir dans les années à venir. Le prix Marguerite De Navarre, fleuron parmi d'autres, des évènements du centenaire avait tenu sa promesse.

Après avoir partagé un verre de jurançon avec la compagnie qui faisait cercle autour d'elle au bar du Cercle Anglais, la dame au petit chien regagna sa voiture au bout du parc, et les Académiciens qui restaient sur la pelouse n'en finissaient pas de se frotter les yeux comme s'ils avaient vécu un moment d'exception. C'était le cas, l'un d'entre eux, parmi les plus anciens, fit même, cette remarque : « c'est le plus beau moment que j'ai vécu dans cette académie, depuis plus de 30 ans ». Ma foi, cela fait une belle conclusion pour cette introduction.

SOPHIE MARCEAU A L'ACADEMIE

19 mars 2025, le discours de réception

Discours de remise du prix Marguerite de Navarre par Patrick Voisin, Directeur du prix



Madame,

Nous sommes très heureux de vous remettre le Grand Prix Marguerite de Navarre 2024, aujourd'hui, dans cette Villa Lawrance construite par la famille Schlumberger en 1855, Gustave Schlumberger ayant été second membre d'honneur de l'Académie de Béarn à sa fondation en 1924.

Vous avez déclaré récemment à la presse ce propos qui est à la fois une question et une réponse à l'interrogation que l'on peut formuler sur ce qui fait la réussite littéraire et plus largement artistique – voire le succès dans tous les domaines où l'on entreprend quelque chose : « Il ne faut pas faire les choses en pensant qu'on sera récompensé. »

Je crois, nous croyons, Madame, dans ce jury qui a consacré votre recueil de nouvelles *La souterraine*, que la clé de votre Prix Marguerite de Navarre 2024 du Meilleur recueil est dans cette vérité. Votre recueil ne sent pas les ateliers d'écriture qui ne produisent que des histoires renvoyant certes au réel, mais qui finissent par dire leur nature factice. C'est, malheureusement, ce que l'on constate de plus en plus dans la course aux récompenses des Prix littéraires.

Je vous livre un petit pan des coulisses du fonctionnement de notre jury, en vous disant que nous étudions les ouvrages, certes avec nos ressentis subjectifs de grands lecteurs que nous sommes, mais de la manière la plus objective possible, en appréciant autant l'écriture définie

par un genre, celui de la nouvelle, que les histoires que ces ouvrages racontent. Notre première lecture des onze ouvrages qui ont fait l'objet d'une candidature s'est déroulée dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Il a fallu attendre la lettre M pour que se fasse la rencontre avec votre livre, et ce fut une très belle rencontre : l'écriture s'est imposée à votre nom déjà célèbre dans d'autres domaines que celui de la littérature, et c'est elle qui a pris un ascendant vite irrattrapable pour les autres ouvrages : participation évidente à la liste courte et désignation comme grande lauréate à l'unanimité, par un vote à bulletins secrets où vous avez recueilli une très large majorité de voix au premier tour. Autrement dit, c'est votre écriture qui vous donne un nouveau nom, celui d'écrivaine.

Ce qui est raconté, Madame, dans votre recueil de treize nouvelles très structuré, où viennent s'intercaler de façon originale sept poèmes créant des effets d'écho, c'est la vie-même qui palpète dans des corps et des âmes de femmes de tous âges avec leurs diverses manières d'être femmes et d'aimer. Vous filmez avec des phrases et vous peignez avec des mots les destins cachés de ces femmes sous des facettes qui d'ordinaire ne se voient pas : destins nimbés de mystères singuliers enfermés entre des rêves inaccessibles et des fragments de vie ténébreux. Votre stylo-caméra a l'art de faire jaillir de la lumière là où d'ordinaire on n'en voit pas. Le trivial y côtoie le mystique, c'est parfois drôle, et votre imagination nous prend par la main et nous surprend. On note un don de l'observation aigu, servi par une écriture précise sur fond d'angoisse de vivre avec son poids de contraintes sociales. Les nouvelles savent être elliptiques avec des allusions qui les éclairent, ce qui entretient un mystère en accord avec le titre *La souterraine*. L'écriture est parfaitement maîtrisée, rehaussant le constat que l'histoire fait partie du temps qui passe et du souvenir qu'on en garde. Votre gourmande détermination, qui se traduit par de véritables fulgurances entre fraîcheur et gravité, rend votre écriture très présente dans le prisme des impressions qu'elle tire de ses souvenirs ou d'un présent récent. Ce sont là des minutes sans appel de nos discussions au sein du jury.

Quand on prend la plume, on se forge un *style*, et le lecteur dit alors : « il ou elle a du style » ; puis, mieux, quelques instants après, il finit par dire : « il ou elle a un style » ; et, *in fine*, il ou elle dira : « c'est bien son style ». Mais, lorsqu'on persévère par une inclination naturelle et intérieure, en tournant le dos aux artifices des ateliers d'écriture, le style peut se métamorphoser en véritable *écriture*, ce lieu où la forme fait sens et le sens devient forme. Et le chemin ne s'arrête pas là : quand on a trouvé son *style* et défini son *écriture*, une dernière étape s'ouvre, celle d'une *poétique* consubstantielle qui fait la marque, non plus d'un ouvrage, mais d'une œuvre.

C'est tout le mal que nous vous souhaitons, Madame, lorsque vous aurez développé cette œuvre, encouragée par ce Prix Marguerite de Navarre que nous avons l'insigne honneur et le très grand plaisir de vous remettre à présent. Il est en même temps notre premier Prix Marguerite de Navarre, à la charnière d'un centenaire qui se termine et d'un autre qui commence pour notre Académie. Nous le commençons avec vous et cela restera gravé.

Les pleurs de Sophie Marceau saisis par la République des Pyrénées (courtesy)

<https://www.larepubliquedespyrenees.fr/pyrenees-atlantiques/bearn/comment-le-bearn-a-fait-pleurer-sophie-marceau-23700957.php>



Séance de réception de la lauréate du prix Marguerite de Navarre

Réponse de Sophie Marceau

« Si j'avais imaginé, un jour... Alors avec des "si" on mettrait Paris en bouteille... et bien oui, j'ai vu Paris en bouteille, rue de Rivoli, dans les magasins pour touristes, vous savez, des minuscules maquettes construites dans des bouteilles pas plus grandes que ça ... (écarter ses index d'à peu près 20 cm). Le "si" explore tellement de possibilités, autant que les mathématiques peut-être, mais sûrement autant que la littérature peut en créer et en offrir. C'est avec cette clé de "si", sans même en connaître le solfège que, enfant, j'ai commencé à écrire. "Et si ce mot avec ce mot...", "Et si le bleu était vert...", "Et si le temps n'avait plus de prise...", "Et si les amours pouvaient voler...", "Et si j'étais oiseau, chanson, courant, rivière...", "Et si...", "Et si...", ce petit mot qui rends tout possible.

Comme lorsqu'enfant on pose des cubes sur des cubes, je bâtissais des immeubles de phrases, des routes de mots. Et j'étais devenu architecte, exploratrice, astronaute, ... En tout cas quel incroyable chemin m'ont fait parcourir tous ces mots. Ils m'ont entraîné dans des

pays jusqu'alors inconnus, inexplorés, mais qui pourtant, dès leur invocation, apparaissent encore plus réels que la réalité. Comme si la mémoire ou la fiction à peine sollicitées, tel un jeune galant amouraché impatient de retrouver sa belle, vous entraîne dans une irrésistible envie de vous évader et de vivre les heures les plus importantes de votre vie.

Alors, de ces mots qui surgissent des profondeurs de la page blanche, comme une photo plongée dans un bain, une glaise dans les mains d'un sculpteur, apparaissent des formes, des visages... Du néant apparaissent... apparaît, la vie. J'appelais ça de la poésie quand j'étais enfant et c'en était sûrement, parce que tous les enfants savent jouer et s'inventer des histoires. Il n'y avait pas de livres chez moi, seul un vieux dico que ma mère chérissait plus que tout et qu'elle brandissait à chaque occasion de désaccord. Pour trancher. Comme un livre de loi sur lequel on jurait de la main gauche, de dire la vérité rien que la vérité, c'est le dico qui tranchait. Ce vieux grimoire trône encore aujourd'hui dans ma bibliothèque, un peu dépassé, certes, mais il me semble qu'il est là pour l'éternité, et qu'il protège toute la sagesse du monde et toute sa mathématique du vivant. Grâce à la poésie, grâce à l'acharnement de ma mère et son vieux dictionnaire, avec ses définitions, son orthographe, sa grammaire, j'ai pu construire des phrases qui m'ont mené jusqu'à vous, chers lecteurs, et jusqu'aux étagères de ma bibliothèques aussi, où, très humblement, je vais me poser à côté du dico.

Je suis très heureuse de recevoir ce prix Marguerite de Navarre et je remercie les jurés de m'octroyer cette place et de pouvoir dire que je compte parmi vous. Je prends cette récompense comme un gage et promet de l'honorer le plus entièrement possible. »

VIE DE L'ACADÉMIE INTRONISATION DE NOUVEAUX MEMBRES**Séance publique du 21 mars 2025****Réception d'Olivier Donard****Discours de réception d'Olivier Donard par Marc Ollivier**

Monsieur,

C'est **pour moi** une tâche, délicate autant qu'agréable, de présenter en peu de mots une personnalité d'envergure, en même temps qu'un parcours original. C'est, **pour notre compagnie**, un honneur de vous accueillir dans ses rangs. Ce faisant, l'Académie de Béarn renoue avec ses origines, celles que nous avons évoquées l'an dernier en célébrant son centenaire ; ces temps – les heureuses années 20 - où y régnait l'abondance de talents, où se coudoyaient 3 académiciens français (les 3 B, Barthou, Bérard, Brémond), un académicien de médecine (Doléris), et, *last but not least*, un académicien des sciences – en l'occurrence, Moureu, Charles, le père - avant que ne soit reçu, un demi-siècle plus tard, Henri, le fils.

L'académicien des Sciences, à peine élu – vous l'avez été, je le rappelle, le 19 décembre 2022 - doit se préoccuper de la tenue qu'il portera dans de solennelles occasions ; on ne peut pas

vraiment parler d'uniforme, puisqu'il appartient à chacun de la personnaliser – l'épée d'ailleurs plus que l'habit. D'où l'intérêt de décrypter les messages que délivrent ces prestigieux ornements.

Sur la doublure de la veste devraient figurer des animaux marins. Pour le pommeau de l'épée, l'entreprise locale sollicitée (une entreprise de Biarritz) a conçu un projet qui répond parfaitement au cahier des charges rédigé par le commanditaire : les couleurs bleue et vertes diront l'attachement filial au CNRS et à l'UPPA ; des clins d'œil symboliques renverront aux partenaires institutionnels (la Région et le Béarn) ou occasionnels (les Champagnes et l'ostréiculture) ; et bien sûr, références à ce qui est au cœur de la démarche du chercheur - la détection de l'infiniment petit - figureront une balance et une loupe, glissée dans le pommeau.

La lame de l'épée, vous l'avez héritée ; vous appartenez en effet à une famille « d'épée ». Cette lame reconditionnée évoque le souvenir de votre grand-père paternel - lieutenant en 1914 - auquel elle appartient, comme celui de votre père qui, lui aussi, servit son pays sous les armes.

Nous sommes les enfants de nos parents, naturellement d'abord, mais aussi culturellement : nous sommes ce qu'ils ont fait de nous. Et vous avez eu des parents, qui ne faisaient pas dans le banal.

« Pas banale », c'est l'expression-même que vous employez pour qualifier votre mère. Il faut dire qu'une infirmière-secouriste de la Croix-Rouge qui, dans Toulon sur le point d'être investi par la Ière Armée de de Lattre, va chercher entre les lignes un officier allemand blessé ; et qui, un peu plus tard, surprise par une patrouille ennemie en train de désamorcer un dispositif de minage, croise le-dit officier qui la tire de la funeste fin qui lui était promise : voilà de quoi inspirer, dans un film de guerre, une forte séquence.

Votre père, quant à lui, est au même moment sur le même théâtre. L'officier méhariste participe au débarquement de Provence et à la libération de Toulon dans la 9ème Division d'Infanterie Coloniale (Disant cela, j'ai une pensée pour celui qui au même moment libérait Marseille (un des rares officiers généraux à tutoyer de Lattre !) : je veux parler de Joseph de Monsabert, qui, de 1967 à 1981, fut membre de notre Académie]. Après guerre, la carrière de votre père, commencée dans l'infanterie, initialement dite « coloniale » et rebaptisée « de marine », va le mener de poste en poste dans ces pays d'Afrique, devenus en 1962, membres de la Communauté et qui, à ce titre, bénéficiaient, de la part de l'ancienne puissance coloniale, de cette assistance aux formes variées, que recouvrait le terme de « coopération ».

Expatriation peut signifier famille provisoirement séparée ; ce ne fut pas la formule à laquelle s'arrêtèrent vos parents ; et vous ne le regrettez pas. Ce choix vous a offert une jeunesse assez exceptionnelle, ouvert à un usage du monde précoce, et à une éducation atypique. Pour votre père, et donc sa famille, ce seront Madagascar, le Congo, le Tchad, l'Afrique du Sud. A **Brazzaville**, vous allez l'après-midi à l'école locale ; retrouver des enfants de votre âge est moyen de vous socialiser, car l'essentiel de votre apprentissage scolaire, vous allez le réaliser avec le soutien du CNED, cet irremplaçable outil pédagogique que constitue le Centre National d'Enseignement à Distance. Au **Tchad** - où votre père commande un petit fortin, un verrou défensif dans le massif du Tibesti – vous vivez à Abéché où il n'y a ni eau courante,

ni électricité. Représentez-vous un monde, sans climatiseur, ni bien sûr Internet – il n'est même pas imaginé. Les cours sont réellement enseignés « à distance » : il faut attendre le Transal, qui tous les quinze jours, assure la liaison avec la France, pour que soient acheminées les leçons et rapatriés les devoirs. A **Pretoria**, toujours la même répartition de l'emploi du temps : une demi-journée dédiée à l'enseignement à distance, pour les seules matières scientifiques ; l'autre demi-journée vous allez à l'école des Afrikaners, apartheid oblige. Relevons ce que cette immersion vous offre : une chance inestimable pour un jeune Français de ce temps, et, pour un chercheur du nôtre, un atout évident ; l'occasion d'assimiler - jusqu'à l'aisance – la langue anglaise.

Vous le confessez : « *J'étais un flemmard, je préférais passer mon temps à regarder les animaux, installé dans les baobabs et ma mère me courrait après pour que je fasse mes devoirs* ». S'agissant de l'enseignement à distance – auquel vous devez votre formation initiale - on peut difficilement imaginer qu'il porte des fruits sans le recours – pour compenser l'absence du professeur - à un tuteur ; sans le complément d'une présence, celle d'une autorité, attentive et bienveillante : celui de la mère... et ce rôle, on a bien compris qu'il a été **pleinement assumé par la vôtre**. De la vie dans la savane, vous me disiez avoir aussi appris **la science de la survie**. Apprentissage bien utile en tout temps et en tous lieux ; bien utile dans la pratique du monde en général ; de l'universitaire aussi, j'imagine.

Après la vie libre et aventureuse, c'est le choc du retour en France ; le Lycée Montaigne à Bordeaux où vous obtenez votre bac. Notez, il s'agit d'un **bac D** ; quand vous parler pour définir votre itinéraire, de « *chemins de traverse* », l'image est parfaite : les confrères que vous avez rejoints à l'Académie des Sciences ont, pour l'immense majorité, suivi le rail : le bac C (ou équivalent), les classes préparatoires scientifiques, les grands concours (Polytechnique ou Normale Sup). Pour vous, ce sera, plus modeste, **la Fac des Sciences de Bordeaux**. Mais vous menez, en même temps, 2 cursus universitaires, conclus par 2 diplômes de masters. Le premier en chimie, spécialité « géochimie marine », qui vous permet de maîtriser les bases des sciences analytiques ; le second en géologie – spécialité « paléontologie et stratigraphie » - ; ça, c'est « pour le fun » ; par pure curiosité intellectuelle, car vous êtes fasciné par la théorie de l'évolution.

Entre les licences et les masters s'intercale la parenthèse du service militaire dont il faut dire deux mots, car c'est à la fois un moment d'indécision (faut-il arrêter les études et plonger dans la vie active en valorisant votre CAP de chauffeur routier obtenu dans le Génie ?) ; un moment aussi où se révèlent deux facettes de votre personnalité (qui s'exprimeront plus tard dans un autre cadre) : un goût affirmé du travail manuel, et un esprit d'entreprise qui aurait pu, alors, s'épanouir sur le Bassin d'Arcachon, où vous travaillez à plusieurs reprises chez un ostréiculteur qui vous verrait bien reprendre l'affaire.

Vous choisissez de poursuivre : DEA, doctorat... une thèse en géochimie portant sur le comportement biogéochimique du mercure et du cadmium dans la Gironde ; vos travaux intéressant le BRGM, celui-ci les finance. C'est une étape importante car vous y révélez ce qui va être votre marque de fabrique, une constante dans votre carrière de chercheur : concevoir et produire les instruments de mesure dont vous avez besoin.

Votre thèse ayant été conduite en collaboration avec l'Université de Genève, c'est assez naturellement qu'elle vous recrute comme maître de conférence. Votre séjour suisse est court

– vous ne trouvez pas les natifs très ouverts ! Vous partez comme chercheur post-doctorant aux États-Unis, à l'Université du New Hampshire. Dire que vous y faites votre trou est une expression un peu faible pour rendre compte de votre parfaite adaptation au milieu. Le directeur du laboratoire de chimie qui vous a accueilli, vous confie les clés lorsqu'il part pour un séjour sabbatique en Allemagne : vous allez pendant 3 ans diriger l'équipe et l'étoffer – expérience exceptionnelle ; impensable au sein de l'université française. « Votre » laboratoire est attractif ; trop. Le succès peut ne pas être gage de réussite : le vôtre ne vous fait pas, parmi vos pairs, que des amis.

Vous cherchez donc des pistes pour développer, sous d'autres cieux, vos recherches. C'est le moment où votre destin hésite. Vous pourriez l'ancrer en Amérique. L'Université du Delaware et celle du Maine vous tendent les bras. Mais, comme chacun sait – le poète l'a dit, et l'a bien dit - : « *la vie est variable aussi bien que l'Euripe* ». Dans la même semaine où ces deux portes s'ouvrent devant vous, et où il vous faut donner une réponse, un bon génie entre en scène : le professeur Jousset-Dubien - un chimiste bordelais, devenu Directeur de la Recherche, qui vous a justement jaugé - lui vous ouvre une troisième porte : il vous informe qu'un poste du CNRS s'ouvre à Bordeaux, qu'il faut faire acte de candidature, revenir à Paris pour la défendre ; il va jusqu'à vous payer le billet d'avion !

Vous ne serez pas américain... Le voyage sera un aller simple. En 1985 vous intégrez ainsi à Bordeaux un laboratoire de chimie analytique - « de photophysique et de photochimie moléculaire » - l'ancien laboratoire du Professeur Jousset-Dubien !

C'est le moment où le CNRS cherche à étoffer la recherche dans le domaine des sciences analytiques et de l'environnement. Il se propose de créer deux laboratoires dont l'implantation est initialement prévue l'un à Nancy, l'autre à Bordeaux. Mais, à l'instigation notamment d'Alain Rousset, alors en charge de la reconversion du site de Lacq, il est décidé que le second - le laboratoire de chimie « Bio-inorganique et environnement » - sera implanté à Pau. C'est ainsi qu'à sa tête vous rejoindrez le Béarn en 1997. Puis, après fusion avec 2 Unités Mixtes de Recherche, déjà installées à l'UPPA, adviendra la naissance de l'*Institut des Sciences analytiques et de Physico-chimie pour l'Environnement et les Matériaux* – autrement connu sous l'acronyme plus commode d'IPREM.

Dire que vos travaux portent sur les signatures isotopiques et les formes chimiques des matériaux peut laisser perplexes nombre de nos auditeurs. Des exemples seront bienvenus pour illustrer la portée de vos recherches.

Vos premiers travaux sur le comportement du mercure et de l'étain dans l'environnement montrent que leur attaque par les bactéries (« méthylation ») modifie les propriétés physico-chimiques des éléments qui les composent, tout particulièrement **développe leur toxicité**.

Sur le Bassin d'Arcachon, on observe une chute de la reproduction des huîtres. Post-doctorant aux États-Unis, vous développez – et ce, pour le compte de l'ancêtre de l'IFREMER - un système simple d'analyse des formes méthylées de l'étain dans l'environnement marin. A l'état d'ultra-traces, vous identifiez, dans les huîtres, la présence de composants de la peinture utilisée pour la coque des pinasses ; en particulier de tributyl-étain, dont la toxicité est forte, à tout le moins suffisante pour stopper la reproduction des huîtres, même à des taux de dilution exceptionnellement élevés (quelques nanogramme par litre).

« *Tout au long de ma carrière - dites-vous - j'ai évolué vers des quantités en masse décroissante dans l'échantillon, démarrant au niveau du microgramme, puis du nanogramme, du femtogramme pour atteindre maintenant l'attogramme* » (c'est-à-dire : 10 puissance moins 18 gramme).

Votre spécialité : l'étude du cycle des métaux et des métalloïdes dans l'environnement, plus précisément la détermination des formes chimiques des éléments (« spéciation ») ; leur observation à l'échelle subatomique, celle de leur signature isotopique.

Les résultats de cette traque des indices de présence de métaux, à des doses quasi infinitésimales, n'auraient pu être obtenus sans outils performants. Pour prendre la mesure de ce que représentent les équipements idoines, il faut avoir visité votre laboratoire à Hélioparc. Un chiffre : en 2012, au titre du seul Programme des Investissements d'Avenir, pour lequel il a été sélectionné comme « Équipement d'excellence », ce qui est devenu le plus grand centre européen de spectrométrie de masse a reçu 8 millions d'euros de crédits publics.

Vous avez très tôt pu – et su - profiter de l'arrivée des nouvelles générations de spectromètres de masse qui permettent l'analyse des éléments à l'état de traces infimes. Mais ce qui fait le talent du chercheur, ce ne sont pas les outils mis à sa disposition ; c'est ce qu'il en tire grâce à des « préparations » imaginatives.

Vous avez été pionnier dans la spectrométrie de masse à plasma inductif couplé ; c'est-à-dire associée à la chromatographie (procédé consistant à séparer les molécules).

L'originalité de vos méthodes et la supériorité de leurs performances dans l'analyse des matériaux ont été rapidement reconnues :

- non seulement par beaucoup de collègues qui ont adopté vos stratégies de préparation de l'échantillon
- mais aussi par les fabricants d'instruments de mesure, avec lesquels vous collaborez pour élargir leur champ de recherche à partir de vos innovations (car, il faut le rappeler, vous avez souvent dû fabriquer vos propres outils).

Comme vous le déclariez devant vos confrères de l'Académie des Sciences, « *les métaux se transforment et migrent entre les différents compartiments de l'environnement, mais ne disparaissent pas* [et vous ajoutiez] *La « loi » de Lavoisier « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » prend ici tout son sens* ». On comprend donc qu'assez naturellement, ces méthodes d'étude de la réactivité des métaux et de leur transfert, initialement appliquées à l'environnement marin, vous les ayez étendues à d'autres domaines – et ce, au profit, notamment, de l'Institut de Protection et de Sûreté Nucléaire, du Commissariat à l'Énergie Atomique ou de l'Institut Français du Pétrole.

Vous dites avoir réalisé certaines des plus belles pages de vos recherches en partenariat avec ces organismes ou avec l'industrie. Pour vous, pas de barrière entre recherche fondamentale et appliquée, mais un enrichissement mutuel ; la vocation du chercheur n'est pas de rester dans sa tour d'ivoire, mais d'apporter sa part au progrès de la société. Aussi considérez-vous la création d'entreprises comme un prolongement naturel des activités de recherche. Vous en avez créé 3, dont, il y a plus de 25 ans, UT2A (Ultra Traces Analyse Aquitaine) qui

n'emploie pas moins d'une dizaine de collaborateurs, et met à la disposition d'industriels du monde entier les procédés d'analyse que vous avez conçus et développés.

Pour illustrer l'intérêt des méthodes et outils de mesure mis au point, il faut citer vos travaux pour une maison de champagne de renom, désireuse de pouvoir s'opposer au fléau que représente pour les entreprises du secteur du luxe la multiplication des contrefaçons. Pour ceux qui n'ont pas eu la chance d'entendre la communication que vous avez faite sur ce sujet, lors du colloque « *Le vin signature d'un terroir* », tenu ici même, l'automne dernier, dans le cadre des manifestations du centenaire de notre académie, disons que, grâce à votre capacité d'analyse fine des métaux contenus dans le vin, vous êtes en mesure d'établir si – selon votre heureuse expression – « *le terroir a été vraiment mis en bouteille* », si l'origine du vin est bien celle figurant sur l'étiquette ; apportant ainsi la preuve incontestable de la loyauté commerciale ou de la fraude.

*

En guise de conclusion, je terminerai par une réflexion et un vœu.

Notre académie porte simplement le nom de sa province ; d'autres académies, et non des moindres, ont cru nécessaire d'ajouter à l'appellation géographique, une précision sur l'ampleur du champ de leurs curiosités : dans la plupart des cas, l'académie est dite « des sciences, des lettres et des arts ».

Nous pratiquons en Béarn l'art de l'ellipse – et même du sous-entendu... Il est parfois opportun de s'en affranchir. Ce que fit sur ce sujet Christian Desplat – auquel notre président vient de rendre un vibrant hommage.

S'exprimant, à l'occasion des célébrations du 90ème anniversaire de l'Académie, sur le thème « *Quel avenir pour les Académies en général et pour celle du Béarn en particulier ?* », il reconnaissait que, soucieux de rétablir un équilibre entre les centres d'intérêt académiques, entre les Sciences, les Lettres et les Arts, lui - comme son prédécesseur Pierre Tucoo-Chala - avait échoué à établir une coopération avec les grandes institutions scientifiques pour – je le cite - « *partager et divulguer les recherches récentes* » ; et, cette lacune avouée n'ayant rien d'irréparable, le président Desplat ajoutait, positif : « *Nos compagnies ont un rôle à saisir : redonner le goût des sciences* ». En cette année 2025 - la première du deuxième siècle d'existence de notre académie - formons le vœu que votre entrée lui apporte l'**impulsion** qui, jusque-là, lui a manqué, et que votre **concours** nous permette d'atteindre un tel objectif. Maintenant, Cher Olivier Donard, il m'appartient de vous remettre l'insigne de votre appartenance à notre compagnie, ...plus modeste que l'**épée**, ... la pacifique **marguerite de Béarn** !



A la tribune : Marc Ollivier vice-président, Olivier Donard et Marc Bélit président

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE



Membres de l'académie

Les évènements de Mars auront été nombreux, on comptera parmi eux une importante Assemblée générale qui s'est tenue à la fin du mois et dont chacun recevra le compte rendu détaillé mais le bulletin paraissant en avril, il est l'occasion pour notre ami Jacques Le Gall de poursuivre le florilège des saisons an compagnie de Paul-Jean Toulet l'inoubliable.

AVRIL AVEC TOULET

Jacques Le Gall

Avril, peut-être le mois le mieux aimé de Paul-Jean Toulet. Avril furtif, changeant, renaissant, capricieux, aigre-doux. Ouvert et pourtant secret. Un mois, en somme, que l'on pourrait dire « Fantaisiste ». Avec ses odeurs de plaisirs à venir, si vite effacés. Avec la sève montante et amère du désir. Avril tel que le chante et l'enchanté le premier quatrain de la première des *Contrerimes* :

Avril, dont l'odeur nous augure
Le renaissant plaisir,
Tu découvres de mon désir
La secrète figure.

C'est avec entrain que les matins d'avril sonnent et battent la diane du réveil. Tout revit, frissonne, frémit et fuse à qui mieux mieux. Le ciel est tantôt noir comme de l'encre, tantôt pur comme une pierre de lavoir. De sonores pelotes de pluie verte et rose bondissent et rebondissent un peu partout. Des bourrasques de grésil cinglent les bois et les buissons à l'abri desquels les rochers de Sorde ont somnolé au fond de l'hiver. Flagellés d'oiseaux criards, de jeunes rayons de soleil mélangent les couleurs et foulent les parfums du Saleys qui dormiotait entre les vergnes, tout replié sur lui-même. À Carresse, d'enfantines et tendres lumières font des ricochets sur l'opaline verte du Gave. À Billère, le vent gicle comme du jus de citron. À Guéthary, il frappe lourdement la falaise que la mer, étincelante « ainsi qu'une gitane », s'obstine à ruiner. Aux « toits noirs de la Rafette », jour et nuit, « grince un fer changeant ». À Gelos, fleurissent les asphodèles, qui sont des fleurs tombales, et les chemins de la Vallée Heureuse. La nuit, les rossignols chantent à tue-tête et multiplient les étoiles.

Le charme des premiers jours du printemps ne risque-t-il pas de s'éventer à l'écriture ? Toulet le craignait. Il en a fait part dans l'une de ses *Lettres à soi-même*, celle, justement, du 20 avril 1889. Il n'en aura pas moins recouru à l'immarcescible *rameau d'or* de la poésie pour retenir l'inconstance du mois d'avril – souvenons-nous que c'est le mois des Rameaux – en même temps que l'effervescence de son enfance :

Le rameau d'or

Cette branche aujourd'hui flétrie
Que je tiens dans ma main,
Qu'elle ait fané sans lendemain
Il n'y a raillerie.,

Je pourrais rien qu'en l'agitant,
T'évoquer, ô Carresse
Battu du Gave, et la tendresse
D'un avril inconstant ;

Vous ne seriez plus, « douce plage » mauricienne et plaintifs filaos, si la main du poète n'avait « fixé votre image ». Vous ne seriez plus, Alger, « ville d'amour » qu'illumina « une nuit si palpitante d'étoiles qu'on l'eût dit amoureuse ». Ni vous, Paris, votre « Trottoir de l'Élysée-Palace... Et notre chair si lasse ». Vous ne seriez pas ce que vous êtes, Béarn, si le poète né à Pau n'avait éternisé, quoique fugitives, vos « pluies de printemps délicieuses, où le ciel a l'air de pleurer de joie ». Les villes, a écrit Mauriac et il pensait à Jean de la Ville de Mirmont, « ne survivent que grâce aux poètes qu'elles ont enfantés et dont elles demeurent le secret refuge. » Ainsi, entre les arbres de la Basse-Plante, le souffle de la montagne agite encore une boucle sur le front de Badoure. Les Pyrénées jouent à cache-cache, couleur de praline bleue ou ensevelies sous un suaire de brouillard et de neige. Aux feuillages et sur la mousse, s'irisent les ruisselantes averses :

Le parc ruisselle encore, où l'averse a passé,
Badoure. Approche-toi. Non, laisse, que je goûte
Ce bruit voluptueux d'un orme qui s'égoutte :
Tel est le pleur furtif d'un plaisir effacé.

Merveilleuses averses. Rieuses et mystérieuses. Concises. Passagères. Aussi fleuries, Faustine, que l'était ton clair corsage. Elles passent, les averses, du même pas que toi, quand, « à l'entrée du parc, après la passerelle », tu dépassais, « pour ne pas avoir l'air », le poète qui t'attendait là. Des averses, il en pleut chez Toulet. Elles ont l'air de vouloir nous dire quelque chose. Que nous ne comprenons pas bien. Pas mieux, au demeurant, que nous ne comprenons Nane, si flexueuse, si « changeante » :

Quelle chose fut jamais plus changeante qu'un matin d'avril, si ce n'est mon amie ?
Les pitres eux-mêmes, au visage mobile, sauraient-ils figurer ses caprices ? Car
Nane, comme une eau sinieuse, que le vent froid du matin éveille et fait frémir au
pied des saules, ce n'était que frisson, imprévus détours, secrète pente.

Peut-être voudrez-vous savoir qui se cache derrière Faustine. Qui sous le nom de Nane. Qui était Badoure. Qui « Zo' sur un bai cerise », un jour de foire Saint-Martin, à la Haute-Plante. Ne le demandez pas, prévient Jammes dans *De tout temps à jamais*. Toulet a voulu mourir comme Gilbert, « en avalant sa clé ». N'allez pas questionner ce « poète d'automne » qui, tout orphelin qu'il fut, aimait et chanta, plus vierge et vivace que les autres, le quatrième mois de l'année :

Ne demande jamais au poète d'automne
De prononcer le nom de sa vierge d'Avril.

Ressouvenons-nous plutôt, et Toulet dut y penser plus souvent qu'on ne croit, que le mois d'Avril n'augure pas seulement *les passages* mais *le Passage*. Avril, n'est-ce pas le mois de *Pâques* ?

FOCUS : PEINTRES EN BÉARN

ROGER LAÛT, PEINTRE
Jacques Le Gall

Autoportrait, années 1950

Né à Paris le 30 décembre 1924, Roger Laüt vient d'avoir cent ans et peint encore, tous les jours. Son enfance, il l'a passée à Pau. Mais il a étudié la peinture et le dessin aux Beaux-Arts de Toulouse puis est revenu à Paris où il a suivi des cours d'histoire de l'art à l'École du Louvre. Non sans s'initier au chinois. Et non sans devoir faire de longs séjours en sanatorium pour cause de tuberculose. Fixé à Pau en 1953, il y a exposé à plusieurs reprises et donné, pendant une trentaine d'années, des cours de peinture. Nombreuses ont été ses expositions, à Paris et ailleurs. Depuis 1990, il habite à Vialer, au cœur du Vic-Bilh.

Le plus souvent figuratif, d'abord influencé par l'impressionnisme et le cubisme, Roger Laüt a utilisé des techniques variées comme le pastel, le monotype, l'essence, l'huile, le fusain. Il peint des paysages et des marines (il a pas mal voyagé, en Afrique comme en Europe), des portraits et des natures mortes, mais aussi des compositions géométriques et chromatiques proches d'une abstraction dédiée au rythme et à la couleur. Huit de ses toiles sont conservées par le musée des Beaux-Arts de Pau qui lui a consacré une rétrospective en 1977. D'autres œuvres ont été achetées par l'État. Une peinture monumentale, *Marche vers la lumière*, est visible en l'église Notre-Dame-de-la-Plaine, à Billère. Sa dernière exposition a eu lieu en décembre et janvier derniers dans son village d'adoption.



Nature morte en blanc majeur, 1985



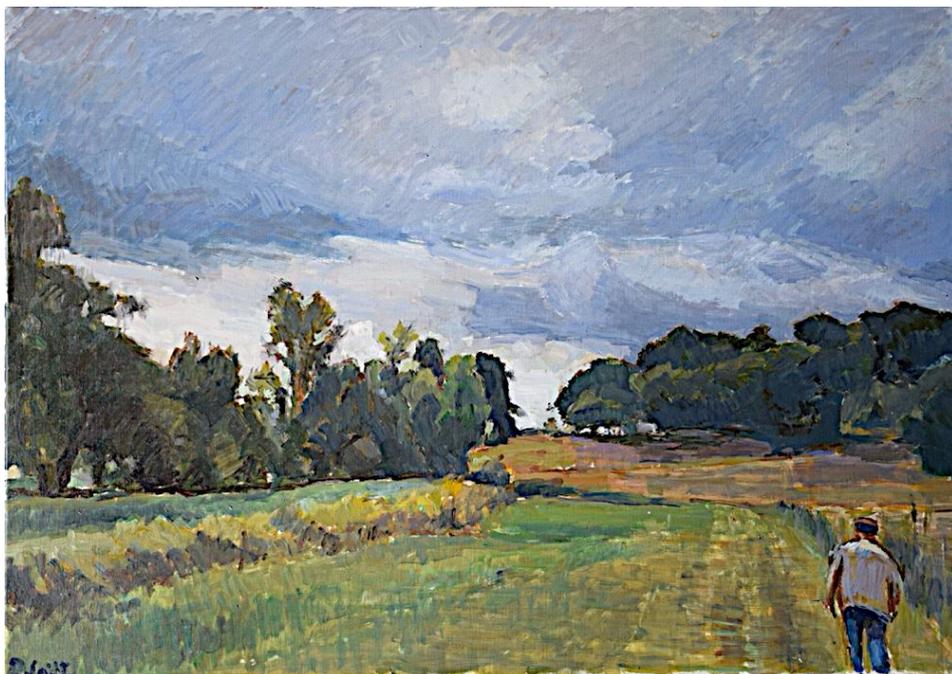
Au bal de Bamako, années 60

Pourquoi Roger Laüt peint-il et ce depuis plus de huit décennies ? Il a lui-même répondu, sans mots inutiles : pour « s'exprimer avec ses moyens propres, pas avec ceux que l'on emprunte ». Car on peint surtout pour soi-même, pour « sortir » quelque chose de soi. La sincérité est primordiale. Et très difficile. La simplicité aussi. L'habileté et la virtuosité sont à bannir. Tout comme les procédés et l'enfermement dans un style. Parce qu'elle est création, la peinture va beaucoup plus loin que la « représentation ». Il n'y a d'ailleurs pas de frontière entre le figuratif et le non figuratif. Expression d'une vie intérieure en quête d'elle-même, la peinture ô combien figurative de Vermeer n'en recrée pas moins la réalité au point d'être justiciable de lectures fort différentes les unes des autres. Et puis il y a ceci que « le meilleur est donné ». Que ce « meilleur » peut venir s'incorporer à ce qui est voulu, senti, pensé. « Si je n'avais pas la certitude que parfois quelque chose m'est donné, je ne continuerais pas à peindre ».



Port d'Ars-en-Ré, 1972

Et Roger Laüt continue de peindre.



Balade, Cadillon, 2021

CHRONIQUES

Thierry Moulouquet : regards croisés sur l'actualité

"Actuelles 4 », Albert Camus plus actuel que jamais !

À côté du " Premier homme ", Albert Camus avait laissé à Lourmarin avant son tragique accident, des notes et le plan de ce qui devait devenir " Actuelles 4". Catherine Camus, sa fille, a poursuivi le travail sur la base de ces indications afin de donner vie à ce projet par-delà les années. C'est ainsi que Gallimard a pu publier récemment ces " Actuelles 4" qui rassemblent des articles, des conférences, des discours, des interviews, des lettres, dans lesquels Albert Camus reprend tous les thèmes de son œuvre pour commenter son temps et donner sa position sur les grands débats des années 50. On y trouve par exemple sa magnifique défense et illustration de "L'homme révolté " en réponse à la polémique lancée par Jean-Paul Sartre, ou son incomparable discours de réception du prix Nobel de littérature en 1957. La résonance de ces thèmes aujourd'hui est impressionnante ; qu'on en juge : mesure, limite, liberté, vérité, soleil, humanité parcourent ce recueil de textes et trouvent tant de points d'application aujourd'hui.

- Mesure : où est la mesure dans la vision purement technologique de l'avenir de l'Homme entre transhumanisme et robots humanoïdes ?
- Limite : où sont les limites effacées par ceux qui remettent en question les frontières ou veulent au contraire dresser des murs entre les nations ?
- Liberté : pourquoi l'espace des pays libres se réduit-il dans le monde ou recule-t-il sous les coups des régimes autoritaires et des populismes ?
- Vérité : où va t'elle trouver refuge à l'époque des réseaux sociaux et du renoncement à la plus élémentaire vérification des faits ?
- Soleil : "Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil...", la première phrase de " Noces" nous donne le cap, c'est celui du soleil et de la beauté. Les guerres qui secouent la planète, le malheur des réfugiés, le naufrage des embarcations de migrants nous éloignent du soleil et en affaiblissent l'éclat.
- Humanité : où se tient encore la fraternité lorsque face à tous les grands enjeux globaux de la planète, la coopération mondiale recule, l'heure est au repli, le multilatéral n'est plus de saison ?

Relisons pour se replacer dans les pas d'Albert Camus et en imaginant comme lui " Sisyphes heureux " ce texte lumineux : " L'exil d'Hélène " que l'on trouve dans " L'été «. Voilà son message qui s'applique si bien à ce siècle : " Nous avons exilé la beauté, les Grecs ont pris les armes pour elle. La pensée grecque s'est toujours retranchée sur l'idée de limite. Notre Europe au contraire, lancée à la conquête de la totalité est la fille de la démesure. Notre raison a fait le vide. Enfin seuls, nous achevons notre empire sur un désert. Nous manquons seulement de la fierté de l'homme qui est fidélité à ses limites, amour clairvoyant de sa

condition ". Il ne s'agit en aucune manière naturellement d'en appeler au principe de précaution, si loin de l'esprit d'Albert Camus, lorsque l'on évoque la mesure et les limites, mais d'approfondir pour chacun la notion de communauté humaine et de planète en partage. Comme ces amandiers de la vallée des consuls qui, encore au cœur de l'hiver, se couvrent de fleurs blanches si fragiles, qui résistent ensuite à toutes les pluies et au vent de la mer, pour préparer le fruit. Là est l'espoir !"

« Les nouveaux développements de l'intelligence artificielle (IA)

Quatre domaines paraissent concentrer l'attention dans les derniers développements de l'IA :

1-Il semble que les applications les plus prometteuses soient dans le secteur de la robotique. Au CES de Las Vegas en Janvier dernier, Jensen HUANG, le président de NVIDIA (capitalisation boursière de 3300 milliards de dollars), la société qui produit les composants utilisés dans les modèles d'IA, a ainsi parlé d'une « multitrillion dollar opportunity » et de la plus grande industrie technologique que le monde n'a jamais encore vu. La puissance de calcul de l'IA permettrait en effet, et c'est un véritable saut, de simuler le monde physique et d'apprendre à des robots des tâches beaucoup plus complexes que ce qu'ils sont aujourd'hui en mesure de faire, par exemple sur les lignes de production. Les freins actuels sont en passe d'être levés les uns après les autres : mobilité des robots, capacité à saisir et à interpréter l'environnement dans lequel ils opèrent, interactions avec les humains, fiabilité et sécurité. En moyenne, sur les années 2021-2022-2023, 550 000 nouveaux robots par an sont installés dans l'industrie. Ce chiffre va croître rapidement à mesure que le champ d'application des robots s'étend y compris en dehors de l'industrie. Sur les 9 premiers mois de l'année 2024 aux Etats Unis, 130 levées de fonds pour des start-ups de la robotique ont été réalisées. On peut noter en particulier les 675 Millions de dollars investis par Amazon, Microsoft et NVIDIA dans Figure AI qui développe des robots « humanoïdes ».

Les applications robotiques concernent notamment l'industrie, le spatial, la défense, tous les travaux de stockage et de manutention, l'assistance à la vie quotidienne Intéressant à cet égard de noter qu'Elon Musk avait à l'origine exprimé les plus grandes réserves sur les développements de l'IA et appelé à une régulation stricte compte tenu des risques qu'il lui associait ; il a depuis complètement changé d'opinion et est devenu l'un des grands investisseurs dans ce domaine avec sa société xAI, concurrente d'Open AI, et son super ordinateur Colossus !

2-Les nouveaux développements de l'IA agentique qui couvrent les déploiements des assistants personnels alimentés par l'IA . La perspective est de confier à ces assistants des missions demandant auparavant une intervention humaine, reposant sur la capacité de ces assistants d'aller rechercher automatiquement sur les différentes applications disponibles

et services digitaux, la bonne information. Se constituerait alors un écosystème digital qui deviendrait la source des données utilisées par ces assistants personnels ; l'enjeu pour les créateurs d'applications et les développeurs de services digitaux étant de participer à cet écosystème qui pourrait être protégé par les barrières à l'entrée placées par les grands acteurs du numérique.

3-La multiplication des data centers pour répondre à la croissance exponentielle des données nécessaires pour entraîner les modèles d'IA. Ce secteur est dominé par Amazon, Microsoft et Google, mais l'actualité récente a vu l'arrivée de ce l'on appelle les « neo cloud companies » comme Nebius, Core Weaves, Lambda Labs ou Crusoe qui trouvent des créneaux pour s'y implanter en proposant des solutions plus économes en énergie et donc moins couteuses.

4-Les applications en maintenance prédictive pour toutes les installations industrielles, agricoles, de transport ou d'énergie. La précision accrue des outils de surveillance de ces installations permise par l'IA est potentiellement source d'économies très importantes. Une étude de Mac Kinsey prévoit ainsi que l'IA devrait permettre de réduire de 18% à 25% les couts d'entretien de celles-ci et d'accroître de jusqu'à 15% leur disponibilité. C'est un enjeu de première importance pour les entreprises. Plusieurs start-ups se spécialisent déjà dans ces dispositifs de surveillance et leur exploitation en maintenance prédictive.

Ces développements posent naturellement toutes les questions qui accompagnent l'émergence des nouvelles technologies : la machine peut-elle tout prévoir ? La vie peut-elle être saisie en modèles mathématiques ? Ces technologies ne sont-elles pas une menace pour l'humanité ? Ecoutons ce commentaire d'Oskar Morgenstern, co-inventeur de la théorie des jeux avec John Von Neumann : « La vie est tellement plus qu'un jeu. Toute sa richesse et sa complexité ne peuvent être capturées dans des équations quelles que soient leur beauté ou la perfection de leurs équilibres . Les humains ne sont pas les joueurs de poker parfaits que nous avons en tête. Ils peuvent se montrer éminemment irrationnels, se laisser emporter et influencer par leurs émotions, être sujets à toutes sortes de contradictions. Et si cela provoque l'ingouvernable chaos que nous observons autour de nous, c'est également une bénédiction, un drôle d'ange qui nous protège des rêves fous de la raison ». Après la blessure copernicienne (la Terre n'est pas au centre de l'univers), la blessure darwinienne (l'homme est un animal comme les autres) et la blessure psychanalytique (le sujet humain n'est pas vraiment maître de sa conscience), allons-nous connaître la blessure numérique avec les progrès de l'IA, surpassant les capacités humaines ? La réponse étant incertaine, mieux vaut encadrer au mieux des intérêts de l'humanité les progrès de l'IA par une régulation appropriée et concertée entre l'Europe, les Etats-Unis et la Chine. Espoir démesuré ?

Marc Bélit

« Rendez-nous la Statue de la Liberté » !

(Chronique parue dans le journal : La République des Pyrénées le 22 mars)

Il y a des gens qui ont le sens de la formule, le jeune tribun socialiste Raphaël Gluzmann est de ceux-là lorsqu'il demande à Trump : « rendez-nous la statue de la liberté » ! L'exigence formulée en meeting à l'adresse du maître du monde installé à la Maison-Blanche est à la fois drôle, percutante et particulièrement pertinente.

Rien en effet de plus logique que de demander qu'on rende ce symbole de « la liberté éclairant les peuples et le monde » dès lors que ce dernier tourne le dos à ses principes et ses exigences les plus sacrées. En effet, la première liberté est la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, sans oublier que l'Amérique fut un peuple qui se libéra de sa tutelle coloniale et put croire ainsi pouvoir incarner le symbole.



La suite est éclairante, car en effet, c'est dans un contexte très particulier que cette statue devint l'objet iconique qu'elle est dans le monde et aux yeux des Américains eux-mêmes. Tout d'abord pour ceux qui abordant les bords de L'Hudson, virent un jour s'élever très loin sur une petite île devant Manhattan cette statue, celle-ci était la promesse d'aborder dans un pays de liberté et d'avenir. Ce ne fut pas toujours rose pour tout le monde mais ces valeurs du respect de la personne et de la liberté, restaient au programme ainsi que les mœurs démocratiques dont ce grand pays fut souvent le modèle.

Rien de comparable avec le spectacle pitoyable où nous avons vu récemment le pauvre président Zelenski se faire boxer par des poids-lourds sur le ring médiatique du salon ovale de la Maison-Blanche, sans parler de la suite.

Aussi faut-il considérer que nous n'avons pas seulement affaire à un renversement des alliances, mais aussi à une inversion des valeurs. Cette inversion des valeurs qui met le grand négoce capitaliste du partage du monde et des marchés à la place du partage des idéaux de l'humanité qui fondait jusqu'ici l'esprit des grandes démocraties, stupéfie.

Mais revenons à la Statue de la Liberté elle-même. Cette célèbre effigie monumentale d'une femme drapée dans une toge, qui aujourd'hui a viré au vert-de-gris parce qu'elle est constituée de tôles de cuivre, coiffée d'une étoile à sept branches représentant les mers et les continents du monde et brandissant une torche lumineuse, est bâtie sur une île elle-même, intitulée : liberty Island, c'est dire. Elle fut offerte aux Américains par le peuple français, « en signe d'amitié », le 28 octobre 1886, pour le centenaire de la déclaration d'indépendance américaine. La statue fut même utilisée comme un phare à l'entrée du port de New-York de 1886 à 1902.

Ajoutons, et ce n'est pas un détail qu'elle est tournée Sud/Sud-Est, c'est-à-dire en direction de l'Europe, marquant ainsi le lien et la destination, de cette relation qui liait l'Europe au Nouveau Monde. On voit pourquoi ce symbole a du poids.

On sait qu'elle fut conçue et construite par le Français Auguste Bartholdy qui à l'origine, avait imaginé une statue semblable à poser à l'entrée du canal de Suez, à l'imitation des colossales statues égyptiennes, mais ce projet n'eut pas de suite. Les choses ont tourné autrement, et avec le soutien de Violet le Duc et plus tard de Gustave Eiffel, la France pu faire à l'Amérique ce don, en lui laissant néanmoins le souci et la charge de construire le socle qui mit quelques temps à être réalisé, tant les sommes à rassembler le furent difficilement. Le socle et sa statue culminent à 80 m pour un total de 225 tonnes. Elle est aujourd'hui classée au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1984.

Mais revenons un instant sur l'idée de ce cadeau fait au peuple américain. Il fut fait à l'origine c'est pour célébrer la gloire de Lincoln, avec la dédicace suivante : « Dédié par la Démocratie française à Abraham Lincoln, honnête homme, qui abolit l'esclavage, rétablit l'union, sauva la République sans voiler la statue de la Liberté ». Voilà qui est explicite.

À la fin du XIXe siècle, alors que l'on commençait à maîtriser l'acier, le fer, le verre pour construire des palais magnifiques, le goût des statues à disposer dans l'espace public était à son plus haut et les sculpteurs s'en donnaient à cœur joie. Les projets se multiplièrent un petit peu partout dans le monde. Rien d'étonnant alors à ce qu'ils fleurissent aussi dans l'esprit des Français. Le Second Empire serait « statuaire » selon le mot d'un des critiques de l'époque. Il le fut un effet, et il n'est que de se promener au Musée d'Orsay aujourd'hui ou au Petit palais à Paris pour s'en convaincre.

La levée des fonds néanmoins mit un peu plus de temps que prévu puisqu'elle durera de 1875 à 1880. Cette statue du reste n'était pas seulement un symbole, mais aussi la démonstration du savoir-faire français en la matière. Et pendant des années, les parisiens vinrent admirer le chef-d'œuvre sur un terrain de la plaine Monceau où il était en voie d'édification. Cette faveur publique et populaire explique sans doute qu'on en trouve de nombreuses répliques, -certes moins hautes -, un petit peu partout à Paris et en province. Un détail cependant est amusant, c'est que lorsque l'on décida d'en faire des miniatures, ce fut la « société Gaget » qui fut chargée de les réaliser. Il se trouve qu'une grande manifestation eut alors lieu à Paris, où les donateurs et autres contributeurs français comme américains se virent offrir un exemplaire de cette miniature, chacun s'écriant vis-à-vis des autres : « toi aussi, tu as eu ton Gaget » ! (le mot prononcé à l'Anglaise devint « Gadget »), l'expression dit-on, viendrait de là.

Mais que la statue soit aussi devenue un gadget est une autre affaire, reste le symbole, qui donne du sens au problème posé. Demander à ce que l'on rende la statue est évidemment une demande sans objet, mais en disant cela, le leader politique français frappait au cœur symbolique de la relation Franco-Américaine et en appelait au sens des valeurs, et c'est ce qu'il faut retenir.

Parce qu'au fond, dans la sidération qui nous saisit à voir le nihilisme ambiant fouler aux pieds les valeurs de l'homme et de l'humanité (en tout cas, à ce stade) on voit bien qu'on est en train de perdre tout repère et qu'une dérive populiste commence à s'emparer de tous les esprits. Le droit des peuples est bafoué et la force brute règne. Mais souvenons-nous de ce que disait Rousseau à ce propos : « Nul n'est jamais assez fort pour être toujours le maître s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir ». Or c'est justement là le problème lorsqu'on nous somme, au regard de la « Realpolitik », (le mot a été forgé par Bismarck), d'admettre que la force fait le droit et en plus de devoir dire merci ! Cela n'est plus alors seulement de la realpolitik, c'est du cynisme !

La chronique de Marie-Luce Cazamayou

Jean-Pierre s'en va en Amérique

Le 29 janvier 1841, Jean-Pierre Cazamayou-Larroque signe une attestation, avec timbre Royal de 35 centimes, il reconnaît qu'il doit à son père Jean Cazamayou la somme de 150 francs « laquelle somme doit servir à payer son passage de Bayonne à Montevideo ».

Bayonne se souvient de ces départs, la ville a réservé le nom de Quai Montevideo à la rive de l'Adour, juste en amont de ce que nous appelons aujourd'hui le pont rouge, ou Pont Grenet. Aujourd'hui, aucun voilier ne pourrait accoster là, il ne pourrait pas passer sous ce pont. Mais on peut imaginer la fréquentation de ces quais à cette époque. Les recruteurs ont battu la campagne qui ne peut pas fournir travail et revenus à tous ses enfants. Un monde nouveau les attend de l'autre côté des mers, il faut aller le peupler. Les affiches placardées dans tout le Béarn attestent que les candidats au départ, bénéficieront d'une concession de 35 ha de bonne terre, et chaque famille, aura 600kg de farine, 12 têtes de bétail, des semences...

Jean-Pierre Cazamayou-Larroque est le troisième fils et dernier né, de Jean Cazamayou. Il a 18 ans quand il signe cette reconnaissance de dette, et qu'il s'embarque de Bayonne pour Montevideo, c'est le trajet le plus fréquenté par la compagnie. En Béarn, et au Pays Basque, ce qui attend les jeunes gens n'est pas très prometteur : il est cadet, c'est-à-dire pas héritier, à 20 ans il sera conscrit et devra 7 ans de service militaire. Nous sommes 10 ans après l'expédition d'Alger, on se bat encore là-bas, on y meurt. Ce sont les jeunes hommes qui partent.

Le voyage ne fait pas peur à ces garçons. Comme il n'a que 18 ans, son frère aîné l'accompagne, bien qu'il soit marié et déjà père. Mon cousin très éloigné par l'espace et le lien familial, Marcel Loustau vient de me faire parvenir la copie des enregistrements des arrivées à Montevideo. Jean-Pierre Cazamayou est arrivé le 12 mai 1841, en même temps que l'ancêtre de Marcel Loustau, après une petite traversée de 3 mois...



J'ai retrouvé le récit d'un voilier qui aurait pu être le leur, récit d'un voyage plus mouvementé. Les vapeurs commencent leur carrière, mais la voile reste à son apogée. Le Trois-Mâts, La Léopoldina-Rosa, est arrivé du Havre le 15 janvier 1842, les passagers de Bayonne

embarquent le 20 janvier au Quai nommé plus haut. Mais le 14 mars, il est toujours là, cependant il est interdit aux passagers de descendre. L'Adour a des problèmes : houle à la barre, danger. On peut imaginer l'activité autour de ce bateau en plein hiver : inquiétude des familles, apport de nourriture, vente de pain et autres denrées à ceux qui peuvent descendre et approvisionner les gens emprisonnés. Une chaloupe est envoyée pour voir si le passage est possible, la chaloupe renversée : 3 morts.

Enfin le 26 mars, après 50 jours d'attente, le temps se calme, et le bateau va prendre la mer. Mais le voyageur témoin qui raconte cette traversée, croit mourir au passage de la Barre, heureusement le voilier et ses passagers s'en sortent. Direction Pasajes où on prend de nouveaux passagers. Le 2 avril on quitte Pasajes, hélas, les ennuis ne sont pas terminés.

Le 7 juin, une tempête ravage les côtes de l'Uruguay, et le 9 juin, à 3h15 du matin, le navire touche le fond. Le bateau est en perdition, tout près de la côte, entre Punta del Diablo et Montevideo, au large de Cap Castillos. Trois marins essaient de nager jusqu'à la côte qu'ils voient tout près, pour ensuite tirer le bateau. Ils se noient. Autre tentative avec une chaloupe qui se renverse. A 10 h, le soir, le capitaine en personne fait une tentative et se noie ! Enfin le bateau est repéré par des personnes depuis la terre, ils arrivent avec des cordes, du matériel et parviennent à tirer le bateau. En même temps des gauchos arrivent, montent à bord et pillent le navire. Enfin le Consul de France de Maldonado arrive, met de l'ordre et sauve les derniers passagers. Mais le bilan est lourd : 200 morts, 70 rescapés.

C'était sans doute la fête sur ces bateaux quand tout se passait à peu près bien et que le voyage ne durait pas trop longtemps. Cette jeunesse partie à l'autre bout du monde, la certitude de ne jamais revenir s'ils avaient fui la conscription, l'assurance de n'avoir rien à perdre, le vin monté à bord, les chants basques et béarnais, la nostalgie déjà, l'espoir quand même. Tout cela a fini par se savoir. Donc en 1856 des Pères de Betharram partent pour encadrer les jeunes sur le voilier L'Étincelle ! Ils arrivent deux mois plus tard et, avec l'aide d'une souscription, ils construisent l'église basque Michel Garicoïts, toujours là aujourd'hui dans la partie vieille.

Dans les archives de cette église, au cœur de Montevideo, il y a le nom et les signatures de ceux qui ont participé à la construction de cet édifice, il y a donc celle de Jean-Pierre Cazamayou-Larroque, né à Laàs en 1823 et jamais revenu dans sa maison natale où je suis née, et d'où je vous écris.



Vue aérienne du quartier Montevideo où se trouve l'église